

Le feuilleton : comment Silas devint dompteur

Autor(en): **Meunier, Prosper**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vient en courant, les yeux tout épouirés ; elle ne pouvait pas ravoir son souffle.

— Jean-Louis ? qu'elle me dit, Jean-Louis !... Mon père est-il possible ! Viens vite !... on aperçoit...

— Tais-toi ! que je lui fais ; ce n'est pas possible !

— Je te dis que si... J'ai aperçu là-bas... derrière l'église... près de la cure... dans le cimetière... près du mur...

— Eh ! bien, quoi ?

— Un homme qui rebouille les morts.

— Aque ! te voilà bien toujours avec tes histoires.

— Eh bien, viens voir, viens voir, qu'elle me fait, si tu ne veux pas le croire.

Bon ! je t'enfoncerais mon bonnet noir sur les oreilles et me voilà dehors. On ne voyait pas une goutte. La femme avait pris un manche à balai d'une main et, de l'autre, elle trivognait son molleton.

Arrivés près de la fontaine, elle me dit :

— Tiens ! ne vois-tu pas, là-bas, cet homme contre le mur ? Je te dis, moi, que c'est le sorcier ou le revenant.

Ma foi, il n'y avait pas à dire : le revenant y était bien. C'était un puissant gaillard. On le voyait rebouiller le cimetière. Tantôt les bras en bas, puis les bras en l'air, il se baissait, se relevait, faisait trente-six manières.

« Que diantre fait-il bien là ? que je me dis. Je n'ai pourtant pas la berlue. C'est bien un homme. Je parie qu'il déterre un mort. Oh ! il y a de la sorcellerie ou de la canaillerie par là. »

Mon cher oncle Frédéric, mon cœur battait la générale. Mais je me suis mis à penser : « Pourtant, Jean-Louis, tu n'es pas un foutriquet ! Ce n'est ni un revenant, ni un Allemand qui veulent te faire peur. »

Bon ! je ne fais ni un ni deux ; je te prends un caillou sur le mur et, crach ! je te l'y jette contre ; après quoi je baisse la tête et je me cache.

Au bout d'un moment, je me relève ; je guigne : rien n'y a fait ; mon corps continuait son commerce.

— Attends-te voir, pourtant ! Tu auras bientôt ton affaire !

Je prends une palanche. Il s'agit de lui tricoter les côtes au tout fin.

— Non, non, Jean-Louis, n'y va pas ! que me dit la Julie en me tirant par la manche et en n'osant pas crier, tant elle avait peur. Tu attraperas un mauvais sort. S'il te plaît, mon Jean, ne fais pas le fou !

— Laisse moi faire ! que j'y fais. Cache-toi derrière la fontaine et pas un mot !

— Non, Jean, n'y va pas ! écoute-moi !

— N'aie pas peur !

Je longe le petit mur du cimetière avec ma palanche. Il s'agissait de prendre le gaillard par derrière et de lui roïller dessus sans avertissement. Je fais vingt pas à croupeton ; je m'arrête pour regarder par-dessus le mur, pour voir si ce grabellion y était encore. Oui, ma foi, il y était ! Ah ! mon cher oncle Frédéric, je t'avoue qu'à ce moment l'émotion m'a pris, et je me suis mis à trembler comme la feuille. Je me suis mis à réfléchir, à penser en moi-même qu'on est pourtant bête de s'exposer pour rien, de se faire tant de mal pour peu de profit, que je n'aurais pas dû me mêler de cette affaire, que la Julie pourrait avoir raison, que les femmes ont bien du bon, que je serais mieux dans mon lit, etc. En vérité, n'était la bourgeoise, j'allais virer les talons.

« Tout de même, Jean-Louis ! que je me dis, ah ! tu n'es pas plus crâne que ça ! Tu irais caponner ! Voyons, es-tu un municipal ou bien une Jeannette ? As-tu passé ton école ou n'es-tu qu'un taborniau ? Hardi ! il s'agit de se montrer, d'arriver près de lui, de cambillonner ce mur et d'y donner la brûlée, en lui touchant la peau un peu lestement. Si tu renasques, tu n'es plus un citoyen ; il te faut rendre tes épaulettes. »

Un peu remis par tous ces raisonnements et talonné par la Julie, à laquelle il aurait fallu dire que j'avais eu peur, je me glisse un peu

plus loin, comme un matou. Arrivé au bon coin, derrière la muraille, près de l'endroit où devait être mon sorcier, j'écoute un moment... Rien, point de bruit, excepté les vaches de l'oncle Abram qui tapaient des cornes, là-bas, dans l'écurie et les sons du violon de monsieur le ministre qui, près de sa fenêtre, jouait encore, pour finir la veillée, un petit refredon.

« C'est le moment, que je me dis. Allons-y rondo et tapons sur le coquin ! »

Des deux mains, je prends ma palanche ! tout doux je me mets de pointe ; je m'aiguille sur le mur, je lève les bras, je prends mon élan et, en sautant en bas, crach ! je donne un si terrible pétard que ma palanche casse et que me voilà dans le cimetière, étendu entre les mottes et les cailloux.

Ah ! mon pauvre oncle, si tu avais vu ton neveu dans ce moment, lui, un municipal, le nez dans les orties ! J'étais plus mort que vif. Je n'osais pas lever la tête, ni ouvrir les yeux ; je m'attendais à être assommé de suite. « Jean-Louis, tu es cuit ! que je me disais. C'est ta dernière. Le sorcier va te régler ton compte. »

Pas du tout, pas un mot, pas le moindre mal ! Je me relève : point d'homme ! mais sais-tu quoi, oncle Frédéric ? Contre le mur du cimetière l'ombre de monsieur le ministre qui, dans sa chambre, jouait du violon.

Alfred Cérésolo.

LE FEUILLETON



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

Mais Silas n'écoutait plus. Cette poltronnerie l'exaspérait. Comment lui, le pauvre garçon, sans méchanceté, le miséreux sans amertume, avait joué sa peau pour un être aussi bas, pour une aussi vile mazette... Et, cette pensée l'envahissant, une rage indescriptible l'aveugla ; des larmes coulaient sur ses joues que la colère agitait de tressaillements nerveux ; il voulait parler, maudire, injurier, mais ne trouvant ni les mots, ni la voix, il s'élança, avec un cri rauque, une onomatopée quasi semblable au rugissement de ses fauves, contre l'homme suppliant et anéanti...

Les camarades, cependant, s'étaient précipités ; le nombre vainquit la force brutale et Bolomey, désarmé, maintenu, non sans peine, laissa partir son adversaire qui, tête basse, sous les sarcasmes de ses ex-disciples, sortit de la ménagerie pour n'y plus rentrer.

On ne le revit jamais.

VI

Et Silas, très heureux d'être débarrassé de ce tyranneau voyoucratique, se remit bravement à son travail de lampiste, pas plus fier pour tout ça et presque honteux de cette scène un peu sauvage, dans laquelle il avait joué le grand premier rôle. Il n'en parlait pas et évitait les camarades, comme s'il eût craint une allusion quelconque à la fameuse séance.

Cependant, et malgré cette discrétion, ce mutisme, l'aventure s'ébruitait. Sur le champ de foire, dans les baraques, au fond des roulottes, les saltimbanques divers en jasaient. Bolomey était en passe de devenir célèbre, et cela ne lui plaisait guère.

Un matin, comme il se préparait à renouveler le pétrole de ses lampes, un boy, qui faisait le service du directeur, le héla.

— Eh ! Suisse !

— Et alors !

— Le patron t'attend, dépêche.

Bon ! pensa Bolomey, le vieux a appris cette histoire et il va me flanquer mon sac. Pas de chance, tout de même.

Master Myers le reçut froidement, le dos tourné, impénétrable.

— Monsieur m'a fait appeler.

— Yes... On a dit à moà que vous avez été dans le kedje de la lion...

— Monsieur...

— Please, pas interrompre... Vous êtes entré et sohti... sohti était pour moà l'essentiel... Alors, je avais pensé... la dompteur il avait pédu sa foïce, il était vieux... un peu. Yes... je désirais remplacer lui...

— Mais, monsieur.

— Please, encore une foà, pas interrompre...

Silas n'insista pas.

— Aloho, continua Myers, la dompteur il pà-tait dans houit jours et, si dans houit jours, entendez bien, vous ne pouvez remplacer lui... vous pàatez aussi... all right.

D'un geste, le directeur désignait la porte. Silas sorti.

Il n'en croyait pas ses oreilles. Était-ce une plaisanterie ? Non, le patron ne riait jamais. Une vengeance ? Pourquoi Myers lui en eût-il voulu ? Ils ne se connaissaient pas et ne s'étaient parlé — très rarement d'ailleurs — que pour affaires de service. Une épreuve, alors ? Dans quel but ? Ou bien, peut-être, un moyen détourné de l'obliger à partir...

Et le pauvre diable se martyrisait la cervelle à chercher, chercher, lorsque le dompteur anglais vint, en personne, lui annoncer son intention de quitter la ménagerie et de lui donner, pendant une semaine, quelques utiles conseils.

— Mais, ce n'est pas possible...

— Yes, possibleul...

Silas, cependant, hésitait ; mais la perspective de l'hiver et des grandes routes neigeuses qu'il faut « avaler », kilomètre après kilomètre, sans rien dans le ventre, avec les membres transis, gelés, endoloris, ne l'amusaient guère. D'autre part, cette entrée en cage ne serait pas absolument un début ; il avait fait déjà — bien malgré lui — connaissance avec ces bêtes à crinière et griffes. Peut-être s'en tirerait-il ? Après tout, ce n'était pas si terrible, et le proverbe est vrai : Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Ainsi, peu à peu, l'idée d'affronter encore les fauves lui devint familière et, le dimanche suivant, de gigantesques affiches aux couleurs chatoyantes annonçaient au public toulousain la première séance de

SILAS BOLOMEY, DE LUTRY

Canton de Vaud — Suisse

Et c'est ainsi qu'un ouvrier cordonnier, parti le balluchon sur l'épaule et le bâton à la main, pour parcourir le monde en « rapetassant les grolles », débuta dans une carrière assez différente, qui ne lui rapporta pas la fortune, mais lui laissa de plus émouvants souvenirs qu'une existence de ressemelages et de ligneul.

Prosper Meunier.

Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Achetez vos chemises

chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE

DEMIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois